

Le progrès a-t-il un avenir ?

Au cours de son « Essai sur le sens de la ‘neutralité axiologique’ dans les sciences sociologiques et économiques » (1917), Max Weber en est venu à s’interroger sur « le concept univoque de *progrès* [*Fortschritt*] ». Au terme de l’étude, qu’il disait progressivement approfondie, de « cette importante notion », il concluait : « L’usage *légitime* du concept de progrès dans nos disciplines est donc partout et sans exception lié au ‘technique’, c’est-à-dire, comme nous l’avons expliqué, à la notion de ‘moyen’ approprié à une fin *donnée* univoquement. Jamais il ne s’élève à la sphère des *évaluations ultimes* ». Il ajoutait immédiatement : « Toutes ces considérations m’obligent à tenir l’utilisation du concept de ‘progrès’ pour extrêmement *inopportune*, même dans le domaine limité où son application empirique ne soulève aucune difficulté¹ ».

En limitant au mieux la validité d’une application du concept de progrès au progrès technique, Max Weber manque de reconnaître le fait le plus massif en la matière, à savoir que s’il y a progrès technique, alors il existe aussi, *a fortiori*, un autre progrès. C’est celui qui a été décrit définitivement dans des lignes classiques de Pascal, celles où il déclare en 1647 :

les hommes sont aujourd’hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s’ils pouvaient avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connaissances qu’ils avaient celle que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s’avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l’univers vieillit²

Quand nous soutenons que, s’il y a progrès technique, alors c’est *a fortiori* qu’il y a progrès scientifique, nous ne voulons pas dire par là que l’existence du progrès technique est connue avec plus de certitude. Les deux progrès sont probablement sur le même pied sous ce rapport. Ce que nous affirmons, c’est que le progrès scientifique est plus assurément *un progrès* que le progrès technique, cela pour la raison qui a été vue par Aristote, à savoir qu’à la différence de la technique, faite de recettes, la science est une connaissance *libérale*, c’est-à-dire qui a sa finalité en elle-même. L’homme en tant qu’homme progresse davantage que dans la technique dans la science. Et la déclaration de Pascal en 1647 énonce le *Principe du Progrès de Pascal* (PPP).

Le fait massif du progrès purement scientifique, cependant, doit être confronté à d’autres faits, dont un seul suffira d’abord. Gerhard Gentzen (1909-1945) est un des grands logiciens-mathématiciens du XXe s. Mais en novembre 1933 il entre dans les SA (Sections d’Assaut), en 1937 il adhère au parti nazi et en novembre 1939 il prête serment de loyauté à Hitler. Aux termes d’un contrat passé avec la SS il prendra part à la conception des V-2. Or, en logique, Gentzen est aussi le principal découvreur de la méthode de *déduction naturelle*. Parmi les diverses présentations possibles de la logique formelle, c’est la méthode qui épouse au plus près la façon dont nous raisonnons spontanément, celle que l’on trouve maintenant dans les meilleurs manuels de logique. Et la logique formelle est la discipline qui ne fait qu’explicitier à quelles conditions nos raisonnements sont valides. Autrement dit la logique formelle dit à quelles conditions nous faisons bon usage de notre raison. Et la méthode de déductions naturelle est celle qui ne fait que codifier ce bon usage. Par conséquent la méthode qui serre au plus près ce

¹ *Essais sur la théorie de la science*, Agora, p. [516].

² « Fragment d’un Traité du Vide ».

qui fait de nous des êtres doués de raison a été déglacée par un nazi. Exposer dans la plus parfaite clarté les règles de la raison ne l'a pas empêché de donner dans le nazisme³.

Le cas de Gentzen suffit par conséquent à impliquer une conclusion sévèrement restrictive : le progrès scientifique, même le plus sophistiqué, ne suffit pas à produire le progrès *simpliciter*. Nous devons d'ailleurs ajouter immédiatement que le cas de Gentzen, hélas, n'est qu'une minuscule métonymie de la partie pour le tout, dans un tout dont le gigantisme sans précédent est accablant. Car le cas de Gentzen est en fait l'emblème du XXe siècle entier, puisque le XXe siècle, ce siècle de Cantor et de Poincaré, d'Einstein, Louis de Broglie et Schrödinger, est aussi le siècle d'Auschwitz. Jamais on n'avait vu la pensée scientifique atteindre de tels sommets, dans une rationalité vertigineuse qui a définitivement congédié le sens commun. Mais jamais non plus on n'avait vu la barbarie tomber dans une telle bêtise et une telle bassesse. Le XXe siècle réfute impitoyablement la pérennité d'un progrès obtenu par la seule propagation des Lumières.

S'ensuit-il que le concept de progrès soit périmé ?

Max Weber est aussi l'auteur qui, dès 1904, dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, a défini pour nous :

ce vaste processus de désenchantement (*Entzauberung*) du monde qui avait débuté avec les prophéties du judaïsme ancien et qui, de concert avec la pensée scientifique grecque, rejetait tous les moyens *magiques* d'atteindre au salut comme autant de superstitions et de sacrilèges. (*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon/Agora, 1985, p. 117)

Devant un tel discours, nous devons d'abord demander dans quelle discipline il se situe. Nous avons vu que Max Weber met en question le concept de progrès « dans les sciences sociologiques et économiques ». On sait qu'Auguste Comte, prenant la mécanique pour modèle de science, divisait la sociologie en statique sociale et dynamique sociale. Mais l'unique loi de dynamique sociale jamais découverte est celle qu'a énoncée Gabriel Tarde. Elle a aussi un modèle mécanique : de même qu'un pavé, tombant dans une mare, y engendre une *ondulation*, une *Invention* comme la roue, la machine à vapeur ou l'ordinateur, en tombant dans une société, y produit une marée d'*imitations*. Aussi *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* n'est-elle nullement un essai de dynamique sociale. Contenant une section intitulée « La notion de *Beruf* chez Luther », c'est un livre d'*histoire*.

Cependant, la postulation d'un *vaste processus* ayant débuté avec les *prophéties du judaïsme ancien* et capable de se concerter avec *la pensée scientifique grecque* pour nous conduire au moins jusqu'à Luther déborde les dimensions qui garantissent habituellement au métier d'historien son statut de science durement acquis au XIXe siècle. En diagnostiquant un désenchantement du monde, Max Weber s'est aventuré en *philosophie de l'histoire*. Et en tout cas, en mettant dans ce désenchantement le rejet de tous les moyens magiques d'atteindre au salut comme autant de *superstitions* et de *sacrilèges*, il a décrit et enregistré un *progrès*. Il a endossé une critique de la superstition comme celle que Spinoza joignait à celle des *préjugés*. On sait en outre qu'en 1917, dans sa conférence "La profession et la vocation de savant", Max Weber prolongera la portée qu'il postule au processus de désenchantement du monde jusqu'à notre époque⁴. Mais ce prolongement déclaré se trouve emporté en fait dans un mouvement

³ Turing ayant travaillé à la cryptanalyse de la machine Enigma j'ai par erreur, dans *La Mathesis de Marcel Proust*, attribué à Gentzen la paternité de la machine. Je prie mes lecteurs de bien vouloir excuser cette erreur et les mânes des véritables inventeurs de me pardonner. Ce qui est faux de la réalité historique, Dieu merci, peut faire un vrai sujet de roman.

⁴ En définissant toutefois le désenchantement d'une manière qui en rend plus problématique la pertinence. Le point est traité dans notre mémoire sur la question, « Les deux désenchantements de Max Weber », en préparation.

objectif de plus grave signification : celui où le désenchantement du monde selon Max Weber subsume dans une sobriété déflationniste la nouvelle de la « mort de Dieu » dont Nietzsche s'est fait l'écho⁵.

D'ailleurs il y a davantage. En effet, dans le « désenchantement du monde » postulé par Max Weber, *le vaste processus qui a débuté avec la pensée scientifique grecque* vient coïncider avec le processus que décrivait déjà le *Principe du Progrès de Pascal*. Et par conséquent c'est le progrès scientifique dans l'intégralité de son histoire qui se trouve ici reconnu par Max Weber.

Toutefois le plus important pour nous se situe plus haut. Ironiquement, l'auteur qui, en 1917, croyait devoir éviter le concept de progrès avait, dès 1904, écrit les quelques lignes qui, dans nos temps toujours troublés, donnent toujours à ce concept la fonction qui lui revient.

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». En forgeant cette maxime à l'aube de notre modernité, Rabelais, d'avance placé dans la fonction nietzschéenne du médecin de la civilisation, diagnostiquait ce qui manquerait à un Gentzen et à tout le XXe siècle. Or, en définissant un vaste processus obtenu dans un concert entre *l'héritage de la pensée scientifique grecque* et *l'héritage des prophéties du judaïsme ancien*, Max Weber a défini exactement le creuset où, unissant science et conscience, il est toujours possible de conférer au concept de progrès une pertinence perpétuelle. Et, pourvu que ce processus poursuive sa progression, le progrès a toujours un avenir.

⁵ Sur celle-ci, v. J.C.Dumoncel, « Autour de la Mort de Dieu : la doctrine cachée du *Zarathoustra* de Nietzsche », *L'Unebvue*, n° 26, 2009 ; « Théologie et Mathématiques à l'époque de la 'mort de Dieu' », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*, XLI, 2005.